PQ
2637
P24M3

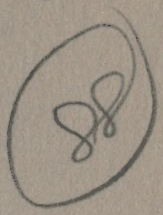
à Mr Paul André

Hommage de sympathie

Paul Spaak

Nov. 08

88



La Madone

et

La Dixième Journée

DU MÊME AUTEUR :

Voyages vers mon Pays . . . . . 1 vol.

Kaatje . . . . . 1 vol.

Paul Spaak

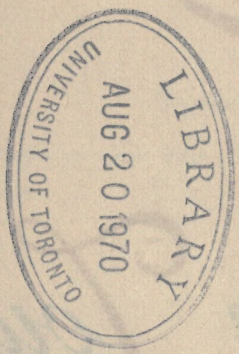
la Madone et la Dixième Journée.

Bruxelles
Henri Lamertin, éditeur
20, Marché-au-Bois

—

1908

PQ
2637
P24M3



La Madone

Ceci survint en Ombrie, l'année 1400.

Au flanc de la colline d'où l'on découvre la nappe tranquille et pâle du Trasimène, puis, sur l'autre rive, par delà les maisons et la citadelle de Castiglione del Lago, un vaste horizon de plaines, le petit village groupe quelques pauvres demeures autour de son église basse. Le chemin poussiéreux qui le traverse continue son ascension, brisée de coudes brusques, vers le couvent des franciscains dont les murailles rouges, parmi quelques cyprès, dominent les pentes raides où s'accrochent les oliviers. L'air est brûlant par ce matin d'été; une lumière intense sur le sol éclatant rend les ombres plus bleues. Il n'y a de fraîcheur que dans l'église remplie de villageois attentifs au sermon de FRA BENEDETTO.

La nef est blanche et claire car les rayons du soleil traversent à droite les fenêtres du bas côté. A gauche, au fond, un petit autel, peu élevé, garni de fleurs, d'ex-votos et de cierges, porte sous sa niche un socle dont on enleva la statue qui l'ornait. A droite, dans la chaire de bois sculpté suspendue à l'un des gros piliers qui séparent la nef du bas côté, le jeune moine franciscain prêche à pleine voix. Les femmes, parmi lesquelles se trouve la petite ORSOLA, sont séparées des hommes, assises sur quelques bancs et sur les dalles ; les hommes se tiennent debout. Tous sont pauvrement mais proprement vêtus ; tous écoutent religieusement et tour à tour surpris, anxieux, émus, les paroles du frère prêcheur.

FRA BENEDETTO

.... Et voilà tout à coup, dans ce fantôme nu
— Oui, mes frères ! — que cette femme reconnut
Son amant ! Un crapaud, un immense crapaud
Lui couvrait la poitrine et collait à sa peau
Et l'arrosait de bave en lui rongeant la bouche !
Et la femme, en criant, se blottit dans sa couche ;
Mais elle entendit l'ombre affreuse qui disait :
C'est la punition de ma luxure ! C'est
Le châtiment de nos baisers ! C'est le supplice

Que me vaut ma faiblesse à céder à mes vices !
C'est la damnation pour nos péchés d'amour !
Et pour toujours ! Et pour toujours ! Et pour toujours !
— Oui, mes frères ! — On dit d'abord : Ce n'est qu'un jeu !
Et l'on rit ! Et l'on met ses doigts tout près du feu,
Et la chaleur est douce, et l'on rit ! — Une œillade
A sa voisine ; un autre jour une accolade,
Parce qu'on la rencontre à l'heure où le mari
Est absent... Mais ce n'est que pour rire ! Et l'on rit !
Et peu à peu, tout en jouant, l'on s'accoutume
Aux doux propos, aux longs regards par qui s'allument
Les désirs, aux douceurs des secrètes blandices ;
Les doigts sont plus fiévreux, les lèvres s'enhardissent,
Les corps résistent moins aux bras qui les enlacent.
Et, par un soir d'été, lorsque la terre est lasse
Du soleil, que l'air est oppressant et qu'y rôde
Sournoisement l'odeur des fleurs lourdes et chaudes,
A l'heure où tout devrait prier sous les étoiles,
Quel éclair dans vos yeux ! Quel frisson dans vos moelles !
Quel monstrueux souhait de caresses lascives,
Femmes, met ce sourire affreux sur vos gencives !
A quel démon vorace offrez-vous ce corps tendre ?
Et n'avez-vous donc plus d'oreilles, pour entendre
Le rire du malin qui guette, là, dans l'ombre,
La pudeur qui défaille et la vertu qui sombre,
Et ne sentez-vous pas sur votre chair en rut,
Passer le souffle empoisonné de Belzébuth ?
— Oui, mes frères ! — Le doux jeu d'amour s'est fait crime !

Et si vous succombez, voyez dans quels abîmes,
Dans quels gouffres, dans quelles tempêtes de flammes,
Seront précipités votre corps et votre âme !
Car chaque faute aura sa peine, croyez-m'en !
Celui-ci qui fut marié, mais fut l'amant
De sa servante, il brûle, il brûle ! Et je vous jure
Qu'il maudit les débordements de sa luxure !
Celui-là ? C'est le gros Tommasso Leone,
Coureur, paillard, ribaud, — vous vous en souvenez,
N'est-ce pas ? — Le voilà qui rôtit sur un gril !
Cet autre, plongé dans la poix jusqu'au nombril,
C'est le syndic qui trépassa, sans oraison,
Un soir d'excès, dans une mauvaise maison !
Celle-là ? C'est la veuve ardente et libertine :
Elle flambe comme une torche de résine !
Et tous sanglotent, se lamentent, vocifèrent,
Mais c'est en vain, il est trop tard, plus rien à faire ;
Ils brûleront malgré leurs larmes et leurs cris,
Jusques au bout du châtiment, le temps prescrit !
Ah ! bienheureux alors celui qui ne fut pas
Surpris sans repentir par l'heure du trépas,
Et qui put, avant que la mort ne l'eût touché,
Crier l'abomination de ses péchés !
Heureux encor, n'ayant pas eu de repentance,
S'il fit un peu de bien durant son existence,
S'il s'est agenouillé devant la sainte table
Quelquefois, s'il jeunait, s'il était charitable,
Car par un peu de bien, par un mot, par un geste,

— Tant est inépuisable la bonté céleste ! —
Ce pervers que réclame un éternel tourment
Peut encor se sauver au dernier jugement,
Dieu nous autorisant tous à nous rédimer !

Il s'interrompt et interpelle une femme assise dans un coin de la nef.

— Eh ! la mère, là-bas dans le coin, vous dormez !
Elle écouterait mieux si j'étais son galant !

Les auditeurs rient, mais le moine continue :

Or donc, imaginez, mes frères, dix mille ans,
Vingt mille ans, cent mille ans de ces maux effroyables!
Baisez-vous bien ! Demain vous baiserez le Diable !
Vous tremblez ! Et pourtant, ménageant votre effroi,
Quand je parle du feu, du gril et de la poix,
Je cite des tourments anodins, les caresses
De Satan ! Mais si je disais tout, que serait-ce ?
Car s'ils sont criminels ceux qui durant leur vie
Ont assouvi, sans frein, les coupables envies
De leurs sens, et passé leur âge sur la terre
Dans le concubinage horrible ou l'adultère,
Qu'ont mérité ceux-là que leurs âmes perverses,
Mes frères, ont livrés à d'ignobles commerces ?
Êtres luxurieux n'ayant plus rien des hommes !
Survivants de Gomorrhe ! Échappés de Sodome !
O passion diabolique ! Croirez-vous
Qu'exaltant leur esprit des rêves les plus fous,
Elle ait ouvert l'église à leurs vœux téméraires,

Et leur ait inspiré, mes frères, — O mes frères ! —
Ici, devant l'autel, près des fleurs et des cierges,
Le monstrueux désir de violer la Vierge !
Ah ! ceux qu'un vœu pareil effleure seulement,
Nul ne pourrait imaginer leur châtiment !
Torture sans pardon, douleur que rien n'allège,
Incestueux, blasphémateurs et sacrilèges,
Ils sont précipités dans l'enfer le plus bas,
Au-dessous de Caïphe, à côté de Judas,
Et la Vierge elle-même intercédrait en vain,
Ils sont damnés, damnés, damnés, damnés sans fin !
Horreur ! Horreur ! Éloignons-nous de ces spectacles !
Rogabimus.... Prions.... Voici le tabernacle !
Voici Dieu secourable et bon !... Demandons-lui
De nous aider, de nous donner son ferme appui,
De nous garder sa grâce et de nous rendre tels
Que nous puissions nous approcher du saint autel...

Il pose son front sur ses mains et tandis que la foule terrifiée s'incline aussi, murmure : « *Quod nobis praestare dignetur qui vivit et regnat Deus per omnia saecula saeculorum, amen* ». Puis il répète encore : « *Rogabimus* » et les voix des hommes et des femmes se mêlent en disant cette prière :

Je vous salue, O mère de miséricorde,
Et j'élève vers vous cette voix qui gémit,
Pour que votre bonté gracieuse m'accorde
La force qu'il me faut contre vos ennemis.

O reine, O charitable, accueillez mes louanges,
Et quand j'aurai fini le temps de mon exil,
Donnez-moi le bonheur de voir, parmi ses anges,
Votre fils tout-puissant, Jésus ! Ainsi soit-il !

Tous, s'étant agenouillés, se relèvent maintenant puis quittent l'église, sans hâte, bavardant, s'interpellant, riant aussi. FRA BENEDETTO, descendu de la chaire, s'est remis en prière près de l'autel. Il observe cependant la sortie des fidèles et, comme la petite ORSOLA s'en va l'une des dernières, il se dirige vers elle après un moment d'hésitation et lui dit :

Orsola... je voudrais vous parler...

ORSOLA s'est arrêtée, souriante. Dans la tranquillité de la nef elle est seule auprès de FRA BENEDETTO qui continue :

Je m'étonne
Que votre père garde ainsi notre Madone
Pour y remettre un peu de dorure et d'émail !
Ce travail n'est donc pas fini ?

ORSOLA

Oui, le travail
Est terminé, mon père.

FRA BENEDETTO

Ah !

ORSOLA

Cet après-midi
Peut-être ou bien demain sans faute, l'on m'a dit
Que la statue aurait enfin repris sa place.
Elle est superbe!

FRA BENEDETTO

Bien. Mais il faudra qu'on fasse
Ouvrir alors par le sacristain. Prévenez
Votre père; je dois en effet m'éloigner
Cet après-midi; mais je reviendrai ce soir...

ORSOLA

Je le dirai, mon père.

FRA BENEDETTO

Orsola... je vais voir
Un prêtre à Panicale...

ORSOLA

Bien, mon père.

FRA BENEDETTO (montrant l'autel)

Il faut
Qu'on fasse attention en la montant là-haut,
N'est-ce pas?

ORSOLA

Oui, mon père.

FRA BENEDETTO

Orsola... son retour
Dans l'église sera pour nous tous un beau jour !
Il faudrait que nous le fêtions.

ORSOLA (joyeuse)

Oh, oui ! bien sûr !

FRA BENEDETTO

Quand elle sera là sous son manteau d'azur,
Avec son diadème en or, avec son voile,
Ses mains jointes, ses grands yeux comme des étoiles,
Et ce beau corps divin où Jésus s'incarna,
Nous allons lui chanter un Salve Regina,
Voulez-vous ? Et demain, le soir, après complies,
Nous ornerons des fleurs que vous aurez cueillies
Tout son autel pour que l'offrande de nos cœurs
Monte vers elle avec leur grâce et leur fraîcheur.

ORSOLA

Oh ! oui, mon père !

FRA BENEDETTO

Il faut l'aimer ! Vous l'aimez bien,
N'est-ce pas?

ORSOLA

Oui.

FRA BENEDETTO

Elle est si douce ! Elle soutient
Ceux qui souffrent ! Par la clarté d'un seul regard
Elle ramène aux bons chemins ceux qui s'égarent !

ORSOLA

C'est vrai !

FRA BENEDETTO

Partout, sur les autels, aux coins des routes.
Son image sculptée ou peinte est aux écoutes,
Et sitôt qu'un sanglot se mêle à nos prières,
Elle dit qu'elle entend, d'un signe des paupières,
Et soulage parfois nos humaines alarmes
Par la rosée adoucissante de ses larmes !

ORSOLA

Oui... Vous prêchiez qu'elle est partout présente...

FRA BENEDETTO

Certes.

ORSOLA

Quand je rentre le soir par la route déserte,
Qu'il fait noir, qu'on entend gémir les cascatelles,
Je sens bien que quelqu'un me protège !

FRA BENEDETTO

C'est elle.

ORSOLA

Et quand, soudain, toutes les cloches à la fois
Sonnent là-haut et me rassurent...

FRA BENEDETTO

C'est sa voix.

ORSOLA

Je me remets alors bravement en chemin,
Et comme si quelqu'un me guidait...

FRA BENEDETTO

C'est sa main.
C'est bien ainsi qu'elle nous mène, protégés
Par son cœur vigilant comme un chien de berger.
Ah! Je l'ai déjà tant priée!...

Il se tait un instant, puis voyant qu'ORSOLA fait un mouvement pour le quitter, il reprend :

On dit qu'elle a
Fait encore un nouveau miracle, à Pergola!

ORSOLA

Vraiment?

FRA BENEDETTO

Un homme allait frapper — Dieu lui pardonne! —
Un vieux prêtre en prière devant la Madone;
Sa main tenait déjà le coutelas levé...
La Vierge dit: Prends garde! — Et le prêtre est sauvé!

ORSOLA (se signant)

Notre-Dame!

FRA BENEDETTO

On dirait, d'ailleurs, que par ce temps
Où décline la foi dans les cœurs hésitants,
Elle veut, par l'amour dont ses soins nous témoignent,
Ramener à son fils tous ceux qui s'en éloignent.
De tous côtés l'on nous rapporte ses prodiges:
A Vérone, au pont della Pietra, sur l'Adige,
Ses yeux se sont emplis d'une étrange lueur;
A Cesène, l'on voit des gouttes de sueur
Sur son front; à Santa-Maria d'Arezzo,
Le lys qu'elle tenait se transforme en roseau...

ORSOLA

Que de miracles! Mais c'est partout!

FRA BENEDETTO

En effet,
Partout!

Sombre, après un silence, il ajoute :

Il n'est qu'ici qu'elle n'en a point fait!...
Orsola...

ORSOLA

Quoi, mon père?

FRA BENEDETTO (il s'est assis sur un banc)

Assieds-toi?

ORSOLA

Je devrais
Rentrer.

FRA BENEDETTO

Reste un moment encore. Il fait si frais,
Si calme; l'atmosphère est brûlante dehors...

ORSOLA

Il est déjà midi...

FRA BENEDETTO

Reste un moment encore...
Quand je suis descendu du couvent ce matin,
Le Trasimène était comme un miroir d'étain...

ORSOLA s'est assise sur le même banc que FRA BENEDETTO, qui lui parle avec peine et hésitation :

Que fais-tu chez toi?

ORSOLA

Tous les travaux de mon âge ;
J'aide mon père ; je m'occupe du ménage ;
Je couds un peu...

FRA BENEDETTO (lentement)

Et... tu te conduis bien, j'espère?

ORSOLA

Oh ! oui !...

FRA BENEDETTO (de plus en plus hésitant)

Vois-tu... vois-tu...

Il s'arrête, comme s'il ne parvenait plus à continuer et se passe fiévreusement la main sur le front.

ORSOLA (avec sollicitude)

Mais qu'avez-vous, mon père ?

FRA BENEDETTO

Rien... rien... Je souffre...

ORSOLA

Vous souffrez ?

FRA BENEDETTO

Mais ce n'est rien,
Rien... De quoi parlions-nous?... Ah! oui, je me souviens,
De la Madone... Hélas! Elle ne m'entend point,
Et j'attends son miracle!

ORSOLA (gaiement)

En avez-vous besoin,
Mon père?

FRA BENEDETTO (amèrement)

Je l'attends sans fin, la nuit, le jour;
Je prie, et ma prière est fervente d'amour;
Ou du moins, je voudrais y mettre ma ferveur
D'autrefois, mais je ne sais plus ; soudain, j'ai peur,
Et j'arrête l'élan de mes phrases ferventes
Parce que je leur donne un sens qui m'épouvante!

ORSOLA (surprise)

Mon père!...

FRA BENEDETTO (s'animant de plus en plus)

Pourrais-tu comprendre, mon enfant,
Ce que je souffre!

ORSOLA

Hélas!

FRA BENEDETTO

J'ai prié si souvent!
Je me sentais jadis si près de Notre-Dame!
C'était si clair, c'était si simple dans mon âme!
L'univers était peint de suaves couleurs!
Il suffisait d'un chant d'oiseau, d'un arbre en fleurs,
D'un rayon de soleil, d'un troupeau de moutons,
Pour que le monde m'apparût candide et bon!
Je marchais devant moi, ferme, sans méditer
Mon devoir aussi net qu'un beau midi d'été,
Et ma foi, que nuls doutes n'avaient assombrie,
Montait au ciel, tout droit, comme un cyprès d'Ombrie!
Maintenant...

ORSOLA

Maintenant?

FRA BENEDETTO

Mais comment te le dire,
Orsola! Tu n'es qu'une enfant! Ton beau sourire
A la naïveté loyale de ton âge!
Que connais-tu? Le monde entier, c'est ton village
Et comment se peut-il même que tu devines
Ce qu'est la vie ardente, au delà des collines,
Offrant au cœur de l'homme, assailli, combattu,
Tous ses vices, bien plus tentants que ses vertus!

ORSOLA

Non, mon père! J'aurai dix-sept ans dans un mois;
Et je ne suis donc plus une enfant!

FRA BENEDETTO

Bien des fois
J'eus le désir de t'en parler! Et si j'y cède
Aujourd'hui, c'est que tu peux me venir en aide!

ORSOLA

Moi?

FRA BENEDETTO

Oui, toi!

ORSOLA

Mais comment donc, mon père? Que puis-je?

FRA BENEDETTO

Je te disais tantôt que j'attends un prodige
De la Vierge...

ORSOLA

Oui, pourquoi?

FRA BENEDETTO (hésitant)

Pour qu'elle me délivre,
D'un mal...

ORSOLA

D'un mal?

FRA BENEDETTO

Profond! Qui m'empêche de vivre
Comme il le faut, selon mon devoir et mes vœux!...
Mais, cette guérison de mon mal, je la veux
Et je la crains! Je l'espère et je la redoute!
Et lorsque j'ai tout fait pour que son cœur m'écoute
Et qu'il réponde enfin à mes cris éperdus,
J'ai peur affreusement qu'il m'ait trop entendu!

ORSOLA (émue)

Je ne vous comprends pas mon père!...

FRA BENEDETTO

Hélas! Je lutte
Contre moi-même, chaque jour, chaque minute,
Sans cesse!... Et je sens bien que cette lutte est vaine!

ORSOLA

Mais...

FRA BENEDETTO

Sais-tu comment j'ai passé cette semaine?
Je me suis verrouillé dans ma cellule; j'ai
Prié, saigné le sang de mon corps fustigé;

Je n'ai vécu que d'un peu de pain, d'un peu d'eau ;
Trois jours, je suis resté bras en croix, sur le dos ;
J'ai dit des oraisons dont j'ignore le nombre;
Et quand je suis sorti de ces quatre murs d'ombre,
Ce fut, pour revenir crier, dans cette chaire,
Mon horreur de mon âme, hélas, et de ma chair !

ORSOLA

Oh! Vous avez prêché comme un saint, un apôtre!
Vous avez dit...

FRA BENEDETTO

Je sais ce qu'il faut dire aux autres!
Je vois le mal, je vois le crime, et mes menaces
Jappent à leurs talons comme des chiens de chasse!
J'ose blâmer, flétrir, exhorter; et ma voix
Parle de châtiments qui tomberaient sur moi,
S'ils tombaient!... Oui, trouver des phrases, c'est facile!
Mais maîtriser son cœur et son corps indociles,
Croire suffisamment aux choses qu'on a dites
Pour vaincre les désirs de cette chair maudite,
Puiser dans sa terreur au moins sa volonté...

ORSOLA

Oh! mon père! N'est-ce donc pas la vérité
Qui sortait de vos lèvres tantôt?

FRA BENEDETTO

Oui... sans doute...
Bien sûr!... Mais je ne suis plus de ceux qui l'écoutent!

ORSOLA

Comment? Et quel est donc ce mal?...

FRA BENEDETTO (fébrilement)

Ah! comprends-moi!
Quand je suis arrivé chez vous, voici deux mois,
Fréquemment dans les premiers jours, nous nous voyions,
Tu t'en souviens! Ta vue était comme un rayon
De soleil dans ma vie! Il arriva souvent
Aussi, lorsque je remontais vers le couvent,
Que nous nous rencontrâmes, n'est-ce pas?

ORSOLA

Bien sûr...

FRA BENEDETTO

Ou bien le soir, parfois, quand je longeais les murs
De la place, déjà presque tout endormie,
Tu quittais les propos rieurs de tes amies
Et tu venais vers moi pour que je te bénisse...

ORSOLA

Mais oui...

FRA BENEDETTO

Nous nous disions quelques mots, sans malice,
Et tu partais... Tu t'en souviens?... Ensuite, un jour,
Tu ne m'as plus vu...

ORSOLA

Non...

FRA BENEDETTO

Jusques à mon retour
Dans cette chaire où je prêche depuis dimanche,
Tu n'as rien su de moi ni de ma fuite étrange...
Tu ne t'es pas doutée...

ORSOLA (tremblante)

Oh non, je le confesse.
Mon père!... Mais encor, ce mal...

FRA BENEDETTO

Mais je ne cesse
De te le dire! Tout te le dit, te le crie!
Ma terreur, mes remords brûlants, ma chair meurtrie,
Et ma joie effrayante à me perdre moi-même :
Je t'aime! Et tu sais bien, n'est-ce pas, que je t'aime?

Tandis qu'il prononce ces mots avec fièvre, ORSOLA se lève et recule.

ORSOLA (joignant les mains)

Vous m'aimez! O mon Dieu! Mon Dieu!...

FRA BENEDETTO

Tu le savais,
N'est-ce pas?... Je ne suis ni méchant, ni mauvais.
Je t'assure... On t'a dit du mal de moi peut-être!
Je sais bien qu'il y a des moines et des prêtres
Qui ne vivent que pour le siècle, dont les mœurs
Appellent justement le blâme et la clameur,
Et qui méritent qu'on les fuie comme la peste!
Mais je ne suis pas l'un d'entre eux! Je te l'atteste!
Je lutte, je résiste... et je sens cet amour
Grandir sans cesse, et je t'appelle à mon secours!

ORSOLA

Mon Dieu!

FRA BENEDETTO (timidement)

Tu m'en veux?

ORSOLA (péniblement)

Non... Mais je suis si confuse...
Si triste... et si heureuse... Et mon esprit refuse
De comprendre...

Et pourtant, c'est si simple! Je t'aime
Depuis que je t'ai vue! Et je ne sais plus même,
Tant cet amour profond est lointain dans mon être,
Si je ne t'aimais pas avant de te connaître!
Dès la première fois! Comme je me souviens!
Je venais d'arriver dans ce bourg ombrien ;
C'était un soir pesant dont la chaleur lassait ;
Je montais, lentement, par la route en lacet
Toute grise de poussière, vers le couvent.
Pas une feuille ne tremblait d'un peu de vent ;
Et, dans un pauvre enclos, grimpant jusques aux branches
D'un figuier — je les vois encor! — des roses blanches.
Je priais ; mon rosaire était lourd à ma main.
Tout à coup, je te vis descendre le chemin
Devant moi ; tu menais une petite chèvre,
Et tu riais de tout ton cœur, à pleines lèvres!
Ce n'était rien... Pourtant je sais qu'en ce moment
Je fus ému, troublé, surpris... Hélas! Comment
T'expliquer ça?... C'était comme si la nature
M'avait dit : « Tiens, regarde; elle est ma créature;
Pareille à mes oiseaux, mes fleurs, toutes mes choses;
Et je l'offre à tes yeux, mon fils, comme mes roses! »
Nous nous dîmes bonsoir, et tu me demandas
De te bénir... J'entendis s'éloigner tes pas;
Je me remis en route aussi, vers le sommet
De la colline... et je sentis que je t'aimais!...

Ce que fut depuis lors, hélas, mon existence,
Tu le sais! Je t'ai dit mes pleurs, ma résistance,
Ma fuite, mes remords et mes longs jours reclus;
Mais maintenant je n'en peux plus! Je n'en peux plus!

ORSOLA (terrifiée)

Mais ce n'est pas possible!

FRA BENEDETTO

Ah! crois-tu que j'en doute?
Oui! Je vois bien! Je te fais peur! Je te dégoûte,
Osant, dans cette église, ici, sous cette robe,
Salir de mes aveux ton cœur candide et probe,
Et, sans te dire un mot qui ne soit un blasphème,
Te parlant, comme si j'étais de ceux qu'on aime!

ORSOLA

Non... non...

FRA BENEDETTO

Puis mon amour, jaloux déjà, soupçonne
Que ton cœur, pour un autre...

ORSOLA (vivement)

Oh! je n'aime personne!
Soyez-en sûr!... Plusieurs, parmi mes compagnons,
Sans doute, auraient voulu... Mais mon cœur a dit « non »

Toujours! Ainsi j'en peux disposer à loisir;
Et si j'aimais un homme et pouvais le choisir,
Et lui donner ce cœur qui pour lui s'éveilla,
Je voudrais bien qu'il fût comme vous!...

FRA BENEDETTO

Orsola!

ORSOLA

Mais ce n'est pas possible! Une chose pareille
M'épouvante...

FRA BENEDETTO

Orsola!

ORSOLA

Parce que mes oreilles
Retentissent encor des paroles de flamme
Que tantôt, de là-haut, vous jetiez sur mon âme!
Parce que vous m'avez montré l'affreux supplice
Qui vous déchirerait plus que votre complice!
Parce que tout ce que je sais, ce qu'on m'a dit,
Ce que je vois, ce que je sens, nous l'interdit!

FRA BENEDETTO

Je le sais comme toi! Rien n'a fait cependant
Que cet amour ne fût chaque jour plus ardent

Et plus profond ! J'en sens peser le poids fatal
Horriblement ! Sitôt mon réveil matinal,
— Quand j'ai dormi ! — sitôt qu'un rayon de jour blême
Apparaît, c'est à toi que je pense et je t'aime...
Je prie et je me mets au travail ; ton image
M'accompagne ; j'entends ton rire et son ramage
Clair et je t'aime... On sonne à l'église ; mes frères
Ainsi que moi, selon les règles ordinaires
Dont chaque heure du jour recommence le thème,
Nous prions, nous chantons, nous prêchons ; moi je t'aime...
Je sors, je marche à l'aventure ; je sens bien
Que je te cherche et que je t'aime... Je reviens
Tristement ; il est l'heure où le jour va décroître ;
Je pense à toi dans la solitude du cloître,
Je t'aime... Puis voici les étoiles que sème
La nuit, je rentre dans ma cellule et je t'aime...

ORSOLA

Oh, mon père, qu'ai-je donc fait ? Par quel pouvoir...

FRA BENEDETTO

Tu m'as souri !

ORSOLA

Mais oui ! J'aimais bien de vous voir,
De vous parler !... J'étais heureuse — encor tantôt —
Lorsque vous vouliez bien me dire quelques mots !

J'avais cette fierté, si promptement punie
Hélas! de me sentir comme un peu votre amie,
Et chacun de mes jours me paraissait plus doux
Quand j'en avais passé quelqu'instant près de vous!
C'est pourquoi me voici tout émue et saisie
En voyant que c'est moi que vous avez choisie,
Et mon bonheur serait indicible, mon père,
Si j'ignorais qu'il vous condamne et qu'il vous perd!

FRA BENEDETTO

Orsola!...

ORSOLA

Pardonnez ces paroles d'enfant!
Songez que de nous deux c'est vous que je défends
Contre le châtiment qui devrait vous attendre!...

FRA BENEDETTO

Hélas! C'est contre toi qu'il faudrait me défendre!
Contre ta voix, contre tes yeux, contre ton pas
Que je reconnais entre mille...

ORSOLA

Il ne faut pas
Me dire cela!

FRA BENEDETTO

Contre tes lèvres, ton rire
Vivant, qui me poursuit...

ORSOLA

Il ne faut pas me dire
Cela!

FRA BENEDETTO

Contre ton corps et sa grâce, Orsola!...

ORSOLA

Non, mon père, il ne faut pas me dire cela!
Ayez pitié de moi!... Voyez-vous, tout à l'heure,
J'essayais d'expliquer... et maintenant je pleure!
Une autre, plus habile que moi, trouverait
Ce qu'il faut dire!... Moi, je n'ai que mes regrets
Et mes larmes, et ces paroles discourtoises...
Je suis une pauvre petite villageoise...
Je ne sais pas... j'ai tort... mais votre cœur est bon...
Et si j'ai fait du mal j'en demande pardon!...
Elle tombe à genoux.

FRA BENEDETTO (la relevant)

Orsola! Lève-toi! Lève-toi!... Mon enfant,
Chère petite! Hélas! Hélas! Mon cœur se fend;
Il est si faible, il a tant souffert, tant lutté
Déjà! Ne pleure plus; je veux bien t'écouter;
Mais que faire?

ORSOLA

Chasser ce désir meurtrier,
Mon père!

FRA BENEDETTO

Hélas! Comment? Comment?

ORSOLA

Il faut prier!

FRA BENEDETTO

J'ai prié!

ORSOLA

Non; priez de toute votre foi!
La Madone fait des miracles!

FRA BENEDETTO

Pas pour moi!
J'ai là-bas son image et j'interroge en vain
L'impassibilité de ses grands yeux divins,
Durant ces nuits d'angoisse où les miens la contemplent!

ORSOLA (montrant l'autel)

Implorez celle-ci?...

FRA BENEDETTO (sourdement)

Non... Elle te ressemble!...

ORSOLA

Oh! mon père!

FRA BENEDETTO

Les premiers jours, quand j'ai tenté
D'arracher cet amour comme un couteau planté
Dans mon cœur, cet amour qui m'affole et me tue,
Je suis venu prier devant notre statue,
Et malgré mon respect, ma foi, mes vœux chrétiens,
Chaque fois dans ses traits j'ai reconnu les tiens;
Chaque fois j'ai cru voir, dans la nuit, peu à peu,
Que ton corps palpitait sous son grand manteau bleu,
Que sa couronne sur ton front dressait ses pointes,
Et que ses mains étaient tes petites mains jointes !

ORSOLA

Ah! vous étiez troublé, mon père, par des songes!
Oubliez-les ! Il faut que l'effort se prolonge,
Que le cœur persévère!...

FRA BENEDETTO

Hélas! Je te répète
Que j'ai prié! Que j'ai frappé, là, de ma tête,
Ces dalles! Qu'en tendant mes bras vers sa bonté,
Je lui ai dit que je me sentais emporté
Vers l'abîme; qu'elle pourrait d'un mot clément
Me sauver! Mais elle se tait obstinément,
Obstinément!

ORSOLA

Mon père, essayez de nouveau!
Avec toute la foi, tout l'abandon qu'il faut.
Toute la confiance aimante nécessaire!
Ouvrez-lui votre cœur; montrez-lui sa misère;
Et d'un mot, d'un souffle des lèvres, j'en suis sûre.
Elle guérira doucement votre blessure!

FRA BENEDETTO (avec un geste las)

Essayer!...

ORSOLA (s'agenouillant de nouveau)

Oui! Je vous en supplie, à genoux!
Elle sera ce soir sur l'autel; voulez-vous
Me promettre, qu'ici, vous viendrez, à minuit;
Que vous prierez; que vous lui direz qu'aujourd'hui
Plus que jamais son fils éploré la réclame;
Et que vous confierez loyalement votre âme
Au soin de son amour auguste et vigilant?
Moi, je prierai, là-bas, chez moi, de tout l'élan
De mon cœur! Je prierai pour vous! — Pour nous aussi!
Mon père?

Elle est toujours à genoux, suppliante.

FRA BENEDETTO

Soit... Si tu le demandes!

ORSOLA

Merci,

Mon père!

Elle se relève et fait quelques pas.

FRA BENEDETTO (l'arrêtant)

Mais... demain...

ORSOLA

Demain?

FRA BENEDETTO (fiévreusement)

Si la statue
Reste immobile... si la Madone s'est tue
Cependant... n'a rien dit quand viendra l'aube neuve.
Et si je t'aime encore en sortant de l'épreuve,
Croiras-tu qu'elle approuve et t'abandonne à moi?

ORSOLA

Ah! Nous verrons demain, mon père!... Mais j'ai foi!

Ayant prononcé ces derniers mots avec force, ORSOLA regarde une dernière fois le moine puis se dirige rapidement vers la petite porte de l'église.

FRA BENEDETTO, sans un geste, la suit des yeux.

C'est la nuit ; l'église est obscure et vide. Cependant le bas côté qui s'enfonce à droite derrière le pilier soutenant la chaire est éclairé d'un grand rayon de lune. A gauche, sur l'autel, la statue de la MADONE a repris sa place, mais, dans l'ombre de la niche, on devine plus qu'on ne voit sa couronne, son voile, sa robe et ses mains jointes. Un profond silence; au dehors une cloche tinte, puis de nouveau tout se tait.

Mais la petite porte du fond s'ouvre et FRA BENEDETTO pénètre dans l'église ; il repousse soigneusement les verrous; il tient une lanterne dont la lumière est faible. Ayant traversé le bas côté lentement, il s'arrête à la hauteur de l'autel, regarde vaguement la statue replacée, pose sa lanterne sur les dalles et s'incline et se signe en disant :

Ave Maria.

Il se détourne ensuite et contemple l'église.

Quel silence!... Je suis las,
Bien las!

Il se dirige vers un banc qui se trouve sous la chaire et s'y assied.

Quel grand silence apaisant!

Il rêve quelques instants.

Orsola,
Ma petite Orsola!... Quelle lourde fatigue!
Ai-je marché!... Je n'ai mangé que quelques figues;
Je n'ai rien bu; ma gorge est brûlante...

Il rêve de nouveau.

Orsola...
Que fait-elle?...

Il se relève en disant :

Pour moi, j'ai promis; me voilà.

Il fait quelques pas vers l'autel, puis s'arrête :

Quel silence! Il ne fut jamais aussi profond,
Me semble-t-il!...

Il se retourne vers la statue.

Prier encore! Que lui font
Mes prières!...

Il rêve.

Est-elle en prière là-bas?..
Elle ne m'a point dit qu'elle ne m'aimait pas
Cependant!... Comme je suis las et sans courage!...
Allons...

Il fait encore quelques pas vers l'autel, puis s'arrête en regardant la statue.

Et je sais bien que ce n'est qu'une image
Impassible ! Je sais qu'elle ne veut rien faire
Pour me sauver !... Et c'est tant mieux! Oui, je préfère
Cette bouche immobile et ces regards muets!...
Si tout à coup, pourtant, ses lèvres remuaient !
Si, l'ayant attendrie un peu par mes avés,
Elle disait : « J'entends, et je viens te sauver! »
Ah! je croirais! J'inclinerais mon front soumis!
J'obéirais! Allons, prions ; je l'ai promis.

Il s'agenouille sur les dalles, mais assez loin de l'autel. Il se signe et prie à voix basse. Ses lèvres murmurent les oraisons; il fait un effort visible pour concentrer sa pensée sur sa prière. Il se relève, puis s'agenouille de nouveau, prend son rosaire et le laisse bientôt retomber. Il écoute le silence, puis recommence ses litanies avec effusion. Soudain, brusquement, il se redresse.

Ah! ces prières toutes faites m'embarrassent
Les lèvres et les signes de croix que je trace
Sont puérils ! Ces mots sans ferveur et sans flamme
Sont trop petits pour la détresse de mon âme !
Mais, dussent les sanglots me déchirer la bouche,
Je saurai bien trouver tout seul ceux qui vous touchent!

Je mettrai dans les cris qui montent de mon cœur
Un si grand désespoir que vous en aurez peur!
Je vous arroserai du sang de mes blessures!
Et s'ils n'ont pas menti tous ceux qui nous assurent
Que l'on peut émouvoir votre cœur maternel,
Je vous forcerai bien d'écouter mon appel!...

Ayant prononcé ces mots avec colère, il retombe lourdement à genoux.

Hélas! Pardon! Voyez ma misère! Je tombe
A vos pieds! O temple céleste! O ma colombe!
Vase de vie! O Sainte Vierge! Tour d'ivoire!
Souveraine du ciel! Tabernacle de gloire!
Miséricordieuse et pure! J'étais fou!
Je suis indigne de lever les yeux vers vous!
Mais que votre pitié du moins se manifeste
En m'accablant d'un mot, en me chassant d'un geste!
Prononcez contre moi vos plus rudes sentences;
N'hésitez pas à m'infliger les pénitences
Par qui se répandront mes larmes, et mon sang;
Torturez mon esprit et mon corps, j'y consens;
Que ma chair se déchire et que mon âme crie,
Mais parlez-moi! Répondez-moi! Je vous en prie!. .
Si souvent vous donnâtes le divin spectacle
Des trésors de bonté dont sont faits vos miracles!
Par vous saint Alexis put entrer dans l'église;
Ignace, Dominique et saint François d'Assise

Vous imploraient : Vers eux vous vous êtes penchée ;
Saint Léon reçut de vos mains sa main tranchée,
Et saint Thomas vous vit recoudre son cilice.
Quand sainte Cunégonde endura son supplice,
Vous l'aidiez à marcher sur les charbons ardents ;
Vous répondîtes à saint Jacques ; et pendant
Qu'il rédigeait la loi dont Clairvaux allait vivre,
Saint Bernard vit vos doigts se poser sur son livre !
Ah ! sans doute, je n'ai pas mérité comme eux
Votre protection ; mais d'autres, moins fameux,
Moins purs, moins innocents de toute turpitude,
Connurent cependant votre mansuétude,
Et vous avez sauvé des brasiers de l'enfer
Les plus flétris, les plus déchus, les plus pervers !
Regardez ! Je me livre à vous ! Je me confie
A vous ! Je m'abandonne à vous ! Toute ma vie,
Que va déterminer cette heure solennelle,
Peut être vertueuse encore ou criminelle !
Demain, si vous voulez, au milieu de vos fils,
Vous me retrouverez, vaillant comme jadis,
Ou bien, sur les débris de mes vœux écroulés,
L'enfer triomphera demain, si vous voulez !
Vous voyez qu'il est temps de parler ! Qu'il est temps
De disputer mon âme à l'orgueil de Satan !
De sauver votre enfant que l'océan submerge !
Entendez-moi ! Sancta Maria ! Sainte Vierge !
Etoile du matin ! Mère des éprouvés !
Entendez-moi !

En jetant ce dernier cri, FRA BENEDETTO s'est abîmé, les bras étendus, le front sur les dalles. Et dans le silence qui succède à son appel, la MADONE, doucement, distinctement, sans faire un geste prononce ces mots :

J'entends ; et je viens te sauver.

D'un bond, en poussant un cri, FRA BENEDETTO se relève puis recule de plusieurs pas.

Ah ! Je rêve... On eût dit... Mes oreilles bourdonnent...
C'était vraiment comme la voix de la Madone !...
C'était, comme si tout à coup... Mais j'ai rêvé !

Plus calme, il s'avance de nouveau vers l'autel en disant :

Sainte Vierge...

LA MADONE (très doucement)

J'entends ; et je viens te sauver.

FRA BENEDETTO (reculant)

Ah ! Je ne me suis pas trompé cette fois-ci !
C'est bien elle !

Il tombe à genoux.

O ma mère ! Ma mère ! Merci,
Merci ! J'ai vu bouger vos lèvres ; je respire
Le mystique parfum de roses et de myrrhe
Qui vous révèle, et quand vous parliez, on eût dit
La plus douce des musiques du paradis !

O! Sainte voix qui consolâtes les martyrs,
Parlez encore, afin que je puisse sentir
Sur mon front rafraîchi, sur mon âme calmée,
Votre souffle comme une brise parfumée!...
Parlez encore...

LA MADONE (très lentement).

Il faut lutter contre l'enfer.

FRA BENEDETTO

Parlez!... Parlez!...

LA MADONE

Il faut lutter.

FRA BENEDETTO

Que dois-je faire?

LA MADONE

Lutte.

FRA BENEDETTO

Comment? J'ai tant lutté! Si vainement!

LA MADONE

Lutte encor.

FRA BENEDETTO

Je me suis infligé les tourments
Les plus rudes! Dois-je recommencer? Faut-il
Rouvrir encor tant de blessures inutiles?
Et devrai-je saigner tout le sang de mes veines
Avant que ma douleur ait cessé d'être vaine?

LA MADONE

Lutte encor.

FRA BENEDETTO

Je veux bien, mais donnez-moi des armes
Puisque jusqu'à présent ni mon sang ni mes larmes
N'ont suffi!

LA MADONE

Lutte encore

FRA BENEDETTO

Ah! Je vous en conjure,
Ne me répétez plus ces paroles obscures
Et cet ordre de vaincre aux combats que je livre,
Sans me donner, hélas, le moyen de le suivre!
Vous savez, mieux que moi, mon immense faiblesse;
Et si, demain, votre confiance me laisse
A moi tout seul encor le soin de mon salut,
J'y renonce; il est trop pesant; je n'en puis plus!

Vous vous taisez !... Demain, nous allons nous revoir
Pourtant !... Il est certain qu'elle voudra savoir
Si j'ai prié, si ma prière vous toucha !
Elle s'avancera vers moi ! Je vois déjà
Ses yeux noirs, son front clair, la fraîcheur de son teint,
Toute sa grâce et sa beauté de ce matin !
Ah ! Dites, quand sa voix touchera mon oreille,
Demain, les lys vont-ils se fermer aux abeilles ?
Quand je verrai trembler la frange de ses cils,
Les oiseaux qui chantaient d'amour se tairont-ils ?
Et, que ma pauvre foi vous reste ou non fidèle,
Demain, l'air sera-t-il moins brûlant autour d'elle ?...
Que lui dirai-je alors, demain, si je la vois ?

LA MADONE

Pense à ton âme.

FRA BENEDETTO (se levant brusquement)

Hélas ! J'y pensais autrefois,
Quand je me figurais que la noire terreur
De l'enfer peut garder l'homme de ses erreurs !
Les jours que je vivais me semblaient assez mornes
Pour les sacrifier aux délices sans bornes
Des temps futurs ! Depuis, par elle, j'ai compris
Que j'avais ignoré quel en était le prix !
J'ai résisté ! Qu'ont pu ma lutte et sa constance ?
Ce que je sais, c'est que toute mon existence

Se transforme aujourd'hui dès que je l'aperçois !
Et, toute passagère et triste qu'elle soit,
Cette existence alors m'est si douce et si belle,
Que je ne pense plus à ma vie éternelle!

LA MADONE (doucement, presque avec peine)

Pense alors à son âme.

FRA BENEDETTO (lentement)

A son âme?... Oui... Pourtant
Elle vit... comme moi... elle espère... elle attend
Qu'on l'aime... elle est aussi de ce monde où nous sommes,
Et son bonheur n'est fait que du bonheur des hommes!...
Elle ne m'a pas dit qu'elle ne m'aimait point!...
Et ce soir...

LA MADONE (douloureusement)

Elle prie, et m'écoute, du moins!

FRA BENEDETTO

Peut-être... Mais avec l'élan de sa prière
Est-ce vers vous que va son âme tout entière?

LA MADONE

Elle prie...

FRA BENEDETTO

Oui... Pourtant parmi ses oraisons,
Quels mots inattendus ! Quel sens étrange ils ont !
Comme ils troublent soudain sa pensée attendrie !

LA MADONE

Elle prie...

FRA BENEDETTO

Oui... Pourtant c'est pour moi qu'elle prie !
Ah ! Je doutais encore et soudain tout s'éclaire !
M'aurait-elle parlé, sans mépris, sans colère,
Sans trouver d'autres mots que ceux de son effroi.
Si tout son cœur n'avait été rempli de moi?
Quand j'ai dit mon amour avec sa violence,
Au lieu de m'infliger l'affront de son silence.
De me donner sa honte et sa fuite en exemple,
Elle m'a répété : Prions ! Prions ensemble !
Et, le cœur lourd et las de désir et d'ennui,
Toute seule là-bas, maintenant, dans la nuit
Dont la tranquillité pieuse est un mensonge,
Songeant à mon amour, certaine que j'y songe,
Murmurant sa prière émue avec la fièvre
De la savoir unie à celle de mes lèvres,
Maintenant, à cette heure-ci, cet instant même...

LA MADONE

Elle prie ! Elle prie !

Elle m'aime! Elle m'aime!
Depuis le moment où nous nous sommes quittés,
J'ai senti son amour, rôdant à mes côtés,
Dans tout ce que je vois, dans tout ce que je touche.
Tenter mes yeux, tenter mes mains, tenter ma bouche!
Oui, je la vois, là-bas, à genoux, dans la paix
De sa chambre... Elle a cru sans doute qu'on trompait
L'âpre attente d'un cœur que le désir embrase,
Par des signes de croix mêlés à quelques phrases.
Elle prie! Et pourtant voici que sa pensée
A trahi la prière à peine commencée.
Elle songe... Elle se souvient... Par sa fenêtre
Ouverte, tout l'amour de la terre pénètre;
Tout l'amour dont la nuit palpite; tout l'amour
Qui fera la jeunesse et la beauté du jour
Demain! ... Elle contemple; elle prête l'oreille;
Jamais elle n'a vu des étoiles pareilles;
Jamais le ciel n'a fait, avec plus d'opulence,
Scintiller plus de feux sur un plus beau silence;
Jamais encor, parmi la tendresse des choses,
Elle n'a mieux compris ce grand bonheur sans cause
Sous le poids presque douloureux duquel on cède,
Et que de telles nuits lumineuses et tièdes,
Où l'âme enfin se tait, consentante et soumise,
Ce n'est que pour l'amour que Dieu les a permises!

S'exaltant de plus en plus, il écoute et regarde autour de lui sans plus songer à la MADONE.

Ah! quel souffle brûlant fait trembler le silence!
Tout vibre; la lumière ondoie et se balance;
Le sol se gonfle sous les tiges qui s'inclinent,
Et la terre respire comme une poitrine!
O soupirs, ô gémissements, plaintes émues,
Appel mystérieux des feuilles qui remuent,
Brises, frissons du lac où les étoiles clignent,
Plumes d'oiseaux tombant des mûriers et des vignes,
O tendre, chaude et voluptueuse insomnie
Des lits d'amour, bras enlacés, lèvres unies,
Ivresse d'être heureux par le don de soi-même,
Comme l'on s'aime cette nuit, comme l'on s'aime!
Par tout ce qui palpite et qu'un élan soulève,
Par les clartés du ciel, par les flots de la sève,
Par les parfums des fleurs, par les étreintes nues,
Comme le monde éperdument se continue!
Ah! de tout cet amour dans l'univers épars,
Pourquoi Dieu m'a-t-il défendu d'avoir ma part?
Pourquoi n'ai-je vécu que des heures sévères,
Traînant, sur ce chemin gravi comme un calvaire,
De douleurs en douleurs et d'effrois en effrois,
Le fardeau de mon cœur plus pesant qu'une croix,
Et, mort-vivant, déjà vêtu de mon linceul,
Toujours déçu, toujours meurtri, toujours tout seul!
Pour soulager mon mal, pour éteindre ma fièvre,
Nul mot ne m'a tendu la fraîcheur d'une lèvre;
Pas un jour je ne me suis remis en chemin,
Guidé par la clarté d'un regard féminin;

Jamais je n'ai connu le sommeil que l'on dort
Contre un cœur apaisé mais qui frémit encore ;
J'ai dévoyé ma vie ! Et même, en ce moment,
Quand j'entends que ta voix m'appelle éperdument,
Quand je sais que nous nous aimons, j'ai peur, j'hésite,
Orsola ! Ma petite Orsola ! Ma petite
Orsola !... Mais j'irai ; je veux vivre ; il est l'heure
De vivre, d'être heureux !...

Dans son exaltation il s'éloigne de l'autel, va quitter l'église.

LA MADONE (suppliante)

Arrête...

FRA BENEDETTO (s'arrêtant)

Quoi ?

LA MADONE (d'une voix tremblante d'émoi)

Je pleure...

FRA BENEDETTO (revenant vers l'autel)

Vous pleurez !

Il prend sa lanterne, l'élève vers la statue qu'il éclaire, puis recule avec un cri sourd.

Pourquoi donc avez-vous pris ses traits ?..
Ah !... J'avais bien prévu que je reconnaîtrais
Son visage !...

Il a laissé tomber sa lanterne et, tremblant, toujours loin de l'autel, en proie à une émotion qui le suffoque, il balbutie :

Pourquoi venir me tourmenter
Encore ici?... Vous me tentez! Vous me tentez!
Vous avez pris ses yeux, ses regards, ses cheveux,
Son corps et vous voilà, vous, comme je la veux!

Affolé il avance vers l'autel.

Eh bien! Soit! Je vous prends! Et que Dieu m'abandonne!...

LA MADONE (éperdue, tendant les bras)

Non! Non! Tais-toi! Je suis la Vierge! la Madone!
Si cet affreux désir t'effleure seulement,
C'est la damnation! L'éternel châtiment!

En disant ces mots elle a quitté sa place et descendu les marches de l'autel. FRA BENEDETTO recule d'abord devant cette vision; puis soudain crie :

Que m'importe!

Et, comme il s'avance vers elle, ORSOLA court à lui, se jette dans ses bras et s'abandonne en disant :

Ah! Prenez-moi plutôt! Me voilà!
Mais c'est moi! Moi! Ce n'est que moi! C'est Orsola!

La Dixième Journée

ÉLISE

FIAMMETTA

PAMPINÉA

NÉIPHILE

ÉMILIE

PHILOMÈNE

LAURETTE

PHILOSTRATE

PAMPHILE

DIONÉO

Fiesole. — MCCCXLVIII

..... « Il y avait en maints endroits, tout autour et au milieu de ce jardin, de très larges chemins, droits comme des flèches et couverts de treilles, lesquelles promettaient de donner cette année-là beaucoup de raisins, et toutes, fleuries à ce moment, répandaient par le jardin un parfum si fort que, mêlé à celui de beaucoup d'autres choses qui l'embaumaient, il leur semblait être au milieu de toutes les épices qui naquirent jamais en Orient. Les bords de ces chemins étaient quasi fermés par des rosiers blancs et vermeils et des jasmins; de telle façon que non seulement le matin, mais encore quand le soleil était le plus haut, on pouvait aller de tous côtés sans être atteint par lui, sous cet odorant et délectable ombrage. Combien nombreuses et variées et dans quelle ordonnance étaient les plantes en ce lieu serait long

à raconter; mais il n'y en a aucune qui soit appréciée et qui supporte notre climat dont il n'y eût ici en abondance. Au milieu du jardin, ce qui n'est pas moins recommandable que les autres choses qui s'y trouvaient mais bien plus encore, il y avait un pré d'herbe très menue et si verte qu'elle paraissait noire, tout émaillé de bien mille variétés de fleurs, et clos tout à l'entour d'orangers très verts et vigoureux et de cèdres, lesquels portant les fruits vieux, les nouveaux et des fleurs encore, non seulement faisaient une ombre agréable aux yeux mais plaisaient aussi à l'odorat. Au milieu de ce pré était une fontaine de marbre le plus blanc avec de merveilleuses sculptures. Au centre — je ne sais si c'était d'une veine naturelle ou artificielle — par une statue dressée sur une colonne, droit au milieu, jaillissait haut vers le ciel pour retomber ensuite non sans un bruit délectable dans la fontaine très claire, une eau si abondante qu'il en eût moins fallu pour faire tourner un moulin. »

(BOCCACE. — *Le Décaméron — Troisième journée*)

C'est là que, vers la fin de l'après-midi, FIAMMETTA, PAMPINÉA, NÉIPHILE, ÉMILIE, PHILOMÈNE, LAURETTE et DIONÉO bavardent sous les arbres.

FIAMMETTA

Quel bavard !

PAMPINÉA

Vous parlez tout le temps !

DIONÉO

Mais... pardon...

ÉMILIE

Taisez-vous donc !

LAURETTE

Taisez-vous donc !

NÉIPHILE

Taisez-vous donc !

DIONÉO

Mais...

PHILOMÈNE

Silence !

ÉMILIE

Il faut lui mettre une muselière !

NÉIPHILE

Chut !

FIAMMETTA

Où donc vous croyez-vous ?

DIONÉO

Dans une volière !

PAMPINÉA

Insolent !

PHILOMÈNE

Taisez-vous !

LAURETTE

Écoutez !

FIAMMETTA

On s'applique
A vous expliquer ce qu'il faut qu'on vous explique
Pour vous faire, en trois mots, comprendre...

PAMPINÉA

Si tant est
Que vous puissiez comprendre...

ÉMILIE (feignant la surprise)

Il se tait!

LAURETTE

Il se tait!

PHILOMÈNE

O stupeur!

NÉIPHILE

Il se tait!

FIAMMETTA

Non, ce n'est pas possible!

PAMPINÉA

Il est muet!

ÉMILIE

Il est malade!

LAURETTE

Il est risible!

NÉIPHILE

Quel silence!

PHILOMÈNE

Est-ce du dédain ?

ÉMILIE

Ou du mépris ?

LAURETTE

Monsieur daignera-t-il parler ?

PAMPINÉA

Quel malappris !

ÉMILIE

Quel paysan !

PHILOMÈNE

Monsieur n'a-t-il pas entendu ?

NÉIPHILE

Dort-il ?

LAURETTE

Serait-il sourd ?

FIAMMETTA

Peut-être a-t-il perdu
Cette éloquence dont le Seigneur lui fit don !

PAMPINÉA

Mais parlez donc !

ÉMILIE

Mais parlez donc !

PHILOMÈNE

Mais parlez donc !

NÉIPHILE

Que faites-vous ?

DIONÉO (éclatant de rire)

Je cherche un moyen salutaire
De vous parler, tout à la fois, et de me taire,
Belles dames !

PAMPINÉA

Railleur !

ÉMILIE

Il se moque à présent !

LAURETTE

Mais, puisqu'il se tait de nouveau, profitez-en
Fiammetta, continuez votre discours !

PHILOMÈNE

Parlez !

NÉIPHILE

Parlez !

DIONÉO

Parlez !

FIAMMETTA

Soit ! Pour prendre au plus court,
J'avance donc que toutes les six, en quittant
Florence pour venir demeurer quelque temps
A Fiesole, parmi cette nature agreste
Et saine où nous serions à l'abri de la peste,
Toutes les six....

PAMPINÉA

Toutes les six !

FIAMMETTA

Nous décidâmes...

PHILOMÈNE

En tout bien, tout honneur !

FIAMMETTA

De réunir leurs âmes.
Vous connaissez Élise et vous savez comment
Elle avait résolu de vivre sans amant...

ÉMILIE

Elle profite de l'expérience acquise,
Dit-elle!...

FIAMMETTA

Mais Élise est une blonde exquise,
Et malgré son mépris pour les amants, elle a
Son cœur trop plein d'amour dormant pour que cela
Soit bien long!

LAURETTE

Or, voici deux mois que cela dure!

PHILOMÈNE

Elle éprouve déjà que la tâche est trop dure!

PAMPINÉA

Sa solitude est triste et lui pèse!

NÉIPHILE

Et l'agace!

FIAMMETTA

Elle n'en a rien dit ; mais nos esprits sagaces
Et subtils ont prévu que l'heure était prochaine
Où, las de liberté, son cœur voudrait des chaînes.

DIONÉO

Pourtant, jusqu'à ce jour...

FIAMMETTA

Rien encor, je l'accorde.
Une larme suffit pour que le cœur déborde
Cependant !

ÉMILIE

Il lui plut d'imiter les anciens
Par une fermeté digne des stoïciens ;
Mais vous verrez ce cœur, disciple d'Épicure
Malgré tout, éclater à la simple piqûre
Que notre affection pour elle a décidée...

PAMPINÉA

Car la piqûre est prête !

DIONÉO

Ah ?

FIAMMETTA

Ce fut une idée
Indubitablement délicieuse, quand,
Nous étant réunis dans ce jardin toscan
Pour en faire le plus fleuri des auditoires,
Nous résolûmes de nous conter des histoires
Dont le charme imprévu nous donnait l'espérance
D'oublier le fléau qui ravage Florence
Hélas! Et c'est ainsi que depuis neuf journées,
Tous les jours, l'éloquence, ici, fit sa tournée.
Or, pendant que chacun de nous dix, tour à tour,
Mêlait sa fantaisie à son conte d'amour,
Votre esprit, dépourvu de tout sens d'analyse,
N'observait point Pamphile en présence d'Élise,
Et, rien qu'à voir ses yeux, vous n'avez pas compris
Qu'il en était impétueusement épris!

PAMPINÉA

Or, Pamphile est un vrai poète, dont la lyre
N'accompagne jamais les violents délires
D'un amour exigeant, sensuel et grossier!

ÉMILIE

Il fait parler son cœur finement, comme il sied!

PHILOMÈNE

Et rien n'est plus joli que lorsqu'il se lamente!

LAURETTE

Il nous a donc semblé qu'Élise était l'amante
Qui lui convient...

NÉIPHILE

Alors nous l'avons enhardi...

FIAMMETTA

Mais nous ne savons pas encor ce qu'il a dit

PAMPINÉA

Toutefois cet amour très profond qui l'incite
Nous permet d'espérer sa prompte réussite...

ÉMILIE

Et nous comptons bientôt, s'il n'est pas en défaut,
Voir deux amants de plus s'adorer comme il faut...

FIAMMETTA

Et grâce à nos efforts, galamment terminée
Par ce roman d'amour, la dixième journée!

DIONÉO

Voilà de l'amitié généreuse et fidèle!
Élise a du bonheur qu'on s'occupe ainsi d'elle;
Et vos arrangements seraient des plus heureux
Si... Philostrate n en était pas amoureux!

PAMPINÉA

Eh ! Qu'importe l'amour de Philostrate

ÉMILIE

Certes
Philostrate est charmant, mais il vous déconcerte
Par son audace !

PHILOMÈNE

Et puis surtout, par sa façon
D'aller vite en besogne !

FIAMMETTA

Il nous faut un garçon
Qui la comprenne.

LAURETTE

Qui lui plaise.

NÉIPHILE

Et qui la touche
Sans lui poser d'abord des baisers sur la bouche !

PAMPINÉA

Or, Pamphile est parfait.

FIAMMETTA

Il a tout ce qui charme !

ÉMILIE

Ses doux regards !

LAURETTE

Sa voix langoureuse !

PHILOMÈNE

Ses larmes !

NÉIPHILE

Et ses vers !

PAMPINÉA

Et son art de les dire !

FIAMMETTA

Et son luth !

DIONÉO

Vous allez donc semer la discorde et la lutte,
Et du jardin, jadis pacifique comme eux,
Mesdames, faire un champ de bataille fameux !

PAMPINÉA

Pourquoi ? Cette aventure est toute naturelle !

ÉMILIE

C'est tout clair !

PHILOMÈNE

C'est tout simple !

LAURETTE

Élise prend pour elle
L'amant qui lui convient.

NÉIPHILE

Or, il est évident
Que c'est Pamphile !

DIONÉO

Mais...

FIAMMETTA

C'est certain !

DIONÉO

Cependant...

ÉMILIE

Chut !

DIONÉO

Avez-vous songé dans quel imbroglio...

NÉIPHILE

Vous parlez comme un bambino Dionéo !
Vous ignorez tout ce qui touche à notre sexe...

PAMPINÉA

Comme au vôtre d'ailleurs !

NÉIPHILE

Nos cœurs sont de complexes
Instruments. Quelquefois nous vous avons permis
D'en regarder, de loin, les ressorts endormis,
Et depuis, votre orgueil satisfait s'imagine
Connaître jusqu'au fond la petite machine !

FIAMMETTA

Croyez-nous !

PHILOMÈNE

Fiez-vous à nous !

NÉIPHILE

Laissez-nous faire,
Et ne discutez pas !

DIONÉO (lui prenant la main)

Oh ! pour moi, je préfère
A la discussion, votre douce façon
De me laisser vos doigts. (Il les lui baise). *Et vous avez raison.*

PAMPINÉA (regardant à droite)

Les voici justement !

ÉMILIE

Élise et son poète !

LAURETTE

Vous voyez bien, Monsieur, que la piqûre est prête !

PHILOMÈNE

Laissons-les !

FIAMMETTA

L'amour est timide lorsqu'il naît.

NÉIPHILE

Nous viendrons voir tantôt où le poète en est.

Tous sortent discrètement à gauche. — Alors entre lentement à droite ÉLISE qu'accompagne PAMPHILE.

PAMPHILE (un peu triste)

Ah, n'est-ce pas que vous me pardonnez, Madame.
D'oser vous dire ainsi la détresse d'une âme
Qui ne vit que pour vous ; pour qui l'été rieur.
Les fleurs, le ciel et le plaisir extérieur
N'existent plus, et qui se sent toujours étreinte
Par la lourde, angoissante et douloureuse crainte,
En vous ayant déplu, de perdre tout espoir
De vous parler encor, Madame, et de vous voir ?

ÉLISE (souriante)

Je ne vous en veux pas. On dit que les apôtres
Fervents du dieu d'Amour, nous plaisent, à nous autres
Femmes — même lorsqu'ils ne nous font point la cour ;
Que c'est notre plaisir d'écouter leurs discours,
Et que nous ne prêtons guère d'attention
Qu'à ce joli sujet de conversation !

PAMPHILE

Ah ! Merci ! J'étais sûr qu'il était impossible
Qu'il vous plût d'écouter d'une oreille impassible
L'appel que vous adresse un cœur en servitude !
Vos regards sont trop doux pour une âme si rude !
Et vous avez pitié du tourment que nous causent
Vos beaux yeux...

ÉLISE (s'asseyant sous un arbre)

Vous avez entendu bien des choses
Dans mes trois mots!

PAMPHILE (s'agenouillant près d'elle)

Je vous en supplie, à genoux,
Ne me démentez point si j'ai parlé pour vous!
Ah! Laissez-moi rester à vos pieds! Le silence
Du beau jardin remplit d'exquise nonchalance
Notre cœur délicieusement engourdi
Par la molle tiédeur de cet après-midi.
Regardez; écoutez; ce sont des fleurs, ce sont
Des oiseaux; des bouquets d'odeurs et de chansons
Que portent jusqu'à vous des brises musicales
Où murmure, inlassable, un rouet de cigale.
Comme le ciel est bleu que l'on voit à travers
Les feuilles! — On voudrait ne plus parler qu'en vers!

ÉLISE

Parlez en vers.

PAMPHILE

Hélas, je ne pourrais vous dire
Qu'une pauvre canzone où, pleurant mon martyre,
J'ai tâché d'endormir mes plus tristes pensées
Par le balancement des strophes cadencées!

ÉLISE

Dites-la. Vous entendre est toujours une fête ;
Dites.

PAMPHILE

C'est en pensant à vous que je l'ai faite.

Amour, Amour, vous dormiez dans les yeux
De celle à qui ma vie est tout entière.
Or, elle avait clos ses belles paupières
Car c'était l'heure où la nuit règne aux cieux.

Mais le soleil la toucha de sa flamme ;
Ma Dame alors ouvrit ses yeux au jour,
Et quand je vins la saluer, Amour
Quitta ses yeux pour entrer dans mon âme.

Comme vos yeux abritaient son sommeil
Ores il veut que mon âme l'abrite :
Il est trop grand, mon âme est trop petite,
Ainsi je souffre un tourment sans pareil !

ÉLISE

C'est charmant !

PAMPHILE

Cela dit, un peu, qu'on vous adore!
Mais, hélas! On voudrait le dire mieux encore,
Et vous voir consentir surtout, à vous laisser
Adorer, puisque vous n'avez qu'à vous baisser
Pour trouver en mon cœur le moule originel
D'un amour absolu rêvant d'être éternel!
Oui, s'il fallait jurer... Vous secouez la tête?...

ÉLISE

Que vous embellissez les choses, O poètes!
Aimons d'abord! Mais que de larmes pour finir!

PAMPHILE

Ah! Qui vous parle donc d'un pareil avenir,
Et comment un amour, fort de tant d'espérance,
Peut-il craindre l'ennui, Madame, ou la souffrance?
Qui donc a pu jadis assez mal vous aimer,
— Pour vous quitter, d'abord! — puis vous accoutumer,
Aussitôt qu'on vous parle, à vous mettre en défense
Comme si notre hommage avait l'air d'une offense!
Car, Madame, je lis en vous...

ÉLISE

Quoi?

PAMPHILE

Votre émoi,
Votre crainte d'aimer! Et vraiment, c'est pour moi
Le tourment le plus dur, la peine la plus triste;
Car vous comprenez bien qu'étant fort égoïste,
Et me voyant si peu de chances d'être élu...

ÉLISE

Oui, mon cœur est un livre où vous avez bien lu
Pamphile! Hélas, j'ai peur d'aimer, je vous l'avoue.
Ce n'est point la rougeur qui montrait à ma joue,
Ni ma timidité, ni ce qu'on en dirait
Qui me fait reculer; non, non, c'est l'intérêt
D'abord, que je vous porte à vous. Je vous assure
Que je m'en veux de vous avoir fait la blessure
Dont vous souffrez — d'autant plus que je n'y puis rien! —
Je vous aimerais mal, vous qui m'aimez si bien!
Le plaisir d'aujourd'hui fait les larmes prochaines
Et c'est trop le payer lorsque le cœur s'enchaîne
Et qu'on voit succéder à son bonheur léger
L'ennui pénible et lourd d'un amour mensonger!...

PAMPHILE

Non! Non!

ÉLISE

N'insistez pas. Mais je vous certifie
Que s'il advient qu'un jour pourtant je modifie
L'existence que jusqu'à présent j'ai vécue,
Pamphile, c'est que seul vous m'aurez convaincue!

PAMPHILE

Non! Non! Ne parlez pas ainsi! Vous blasphémez!
Aussi vrai que vos yeux sont faits pour être aimés,
Aussi vrai que vos mains sont blanches et parfaites,
Madame, votre bouche et vos lèvres sont faites
Pour prononcer avec leur fraîcheur innocente
Les paroles d'amour les plus resplendissantes!
Ce que l'on vous demande est pourtant si facile :
Une âme moins farouche, un cœur moins indocile,
Un peu plus d'abandon, un peu moins de dédain!
— Tenez; si vous vouliez venir dans ce jardin
Plus souvent, vers le soir, à l'heure où le soleil
Descend; il est rempli de fleurs et de conseils!
Que d'autres, vagabonds par les champs de toscane,
Chasseurs, meneurs de chiens, tireurs de sarbacane,
Goûtent, au vain concert de leurs trompes sonores,
Des plaisirs qu'un grand cœur méprise ou qu'il ignore,
Nous, du moins, poursuivons la haute connaissance
De divertissements d'une plus pure essence!
Retrouvons-nous ici, sous les arbres, à l'heure
Où la nuit vient poser sa divine pâleur
Sur les lys moins candides pourtant que nos fronts;
Et gagnés par sa paix, lorsque nous sentirons
Descendre jusqu'à nous des cyprès et des cèdres
Une protection bienveillante d'ancêtres,
Sachons mettre les vœux de nos âmes d'accord
Avec la pureté de son calme décor!

ÉLISE (doucement)

Parlez... parlez...

PAMPHILE

A vos genoux, presque caché
Dans l'ombre, mais les yeux sur vos yeux attachés,
Je vous dirais comment votre beauté charnelle,
Est un reflet sacré des Beautés éternelles ;
Comment la vision que mes yeux en ont eue
Éveilla mon amour qui vous a revêtue
De la splendeur céleste et divine des anges,
Et comment cet amour chantera vos louanges,
Faisant de vous ma sœur et mon inspiratrice,
Mieux que tous les sonnets de Dante à Béatrice!

ÉLISE

Parlez... Parlez...

PAMPHILE

J'accompagnerai ses paroles
D'un arpège de luth ou d'un soupir de viole.
Les astres traceront un diadème autour
Du front illuminé de notre immense amour ;
Et lorsque cet amour, nous baignant de ses ondes,
Trop immatériel et chaste pour ce monde,
Aura mis sur nos yeux son baiser léthifère,
Tous les deux, emportés vers la dixième sphère,

Nous nous envolerons, ne faisant plus qu'une âme,
Comme un parfum, comme un soupir, comme une flamme !

ÉLISE

Que c'est beau !

PAMPHILE

Oui c'est beau, n'est-ce pas ! Et la vie
Qui mène à cet amour, s'épure et s'amplifie,
Et par elle et vers lui je guiderai vos pas...

ÉLISE (touchée)

Pamphile !...

PAMPHILE

Et vous allez me suivre n'est-ce pas ?
Car vous avez compris combien j'avais raison !

ÉLISE (plus calme)

Vous m'avez découvert un charmant horizon.
Jamais on ne m'a dit les choses que vous dites
Si joliment, et...

PAMPHILE

Quoi, Madame ?

ÉLISE

Je médite...

PAMPHILE

O bonheur ! Est-il vrai que je suis près d'avoir
Rendu la confiance à ce cœur et l'espoir ?

ÉLISE

Peut-être. Il se pourrait que mes craintes fléchissent.
Mais il faut que j'attende et que je réfléchisse.
Déjà vous remportez un succès sans égal :
Vous me persuadez que j'avais agi mal,
Et que je me trompais, le jour où je voulus,
Dans mon effroi d'aimer que mon cœur n'aimât plus !
J'aurais continué par ce triste chemin ;
Mais vous êtes venu, vous me tendez la main,
Votre pitié me touche et j'en aime les causes :
Revenez me parler quelquefois de ces choses !

PAMPHILE (ravi)

Ah ! Merci !

ÉLISE (regardant à droite)

Quelqu'un vient !

PAMPHILE (s'en allant à gauche)

Je vous laisse.... A plus tard !

Il sort en regardant ÉLISE amoureusement. Un instant après PHILOSTRATE entre vivement à droite. Il aperçoit ÉLISE et s'avance vers elle.

PHILOSTRATE (souriant)

Ah ! Madame ! Vraiment je bénis le hasard,
Clément pour une fois, qui fait que je vous trouve !

ÉLISE (incrédule)

Oh !

PHILOSTRATE (en s'asseyant auprès d'elle)

Car je vous cherchais, Madame ; et je le prouve !
Vous étiez seule ?

ÉLISE

Non ; Pamphile justement
Me quitte.

PHILOSTRATE

Ah ! Ah ! Pamphile ! Un poète charmant,
Pamphile !

ÉLISE

Vous l'aimez beaucoup ?

PHILOSTRATE

Moi ? Comme un frère !

ÉLISE

Mais vous vous en moquez !

PHILOSTRATE

Pas du tout! Au contraire!
Se moquer de Pamphile! Eh, que diraient les Muses?
Je ne jurerais pas que son talent m'amuse;
Qu'il ne me semble un peu bavard, un peu rêveur!
Mais, Madame, il suffit qu'il ait votre faveur,
Cette faveur qu'on dit pourtant inacessible,
Pour que j'en pense alors le plus de bien possible
Et que les plus complets éloges soient permis!

ÉLISE

Oui, oui; je vois que c'est un de vos bons amis!

PHILOSTRATE

Comment? Ai-je parlé d'une façon légère,
Madame, et seriez-vous d'avis que j'exagère?
Pamphile n'est-il pas le modèle accompli
De ce que l'art des vers produit de plus joli?
Mais si ces façons d'être ont pour vous quelque charme,
Si vous aimez le rêve assaisonné de larmes,
De serments, de soupirs, de vœux en chapelets,
Pamphile doit vous plaire et, je le vois, vous plaît!
Alors, vraiment, j'ai tort, Madame, et je mérite
Que vous me détestiez!

ÉLISE

Comme vous allez vite!
Pamphile me disait...

PHILOSTRATE

Je sais. Parfaitement.

ÉLISE

Vous savez?...

PHILOSTRATE

Oui, je sais ce qu'il disait.

ÉLISE

Comment?

PHILOSTRATE

Quand il s'agit d'amour, qu'il écrive ou qu'il cause,
Pamphile dit toujours...

ÉLISE

Toujours?

PHILOSTRATE

La même chose!
Je vous répéterais, mot pour mot, son discours!

ÉLISE

Mais qui vous dit d'abord qu'il me parlait d'amour?

PHILOSTRATE

Ah, Madame! On serait la dernière des brutes
Si, regardant vos yeux le quart d'une minute,
Au lieu de vous montrer qu'on en ressent l'effet
On vous parlait du pape ou du beau temps qu'il fait!

ÉLISE

Voilà qui débute à merveille! Mais je prise
Qu'avec vous tout au moins l'on n'ait pas de surprise!

PHILOSTRATE

Aucune! On sait tout droit où l'on va! Je n'ai cure,
Quand je montre mon cœur, de masquer ma figure,
De châtrer mes discours, d'adoucir mes accents,
Et de fermer mes yeux s'ils sont concupiscents!

ÉLISE

Quelques mots embellis d'un peu de poésie
Pourtant...

PHILOSTRATE

Ne sont jamais que de l'hypocrisie!

ÉLISE

Vous ignorez ce dont il était question!
Pamphile me parlait d'une conception
De l'amour...

PHILOSTRATE

Oui!...

ÉLISE

Dont la grandeur est évidente!

PHILOSTRATE

Oui!...

ÉLISE

Dont la majesté...

PHILOSTRATE

Oui! Pamphile a lu Dante!
Je vois ça : La dixième sphère! Le plein ciel!
L'amour divin ! Le grand principe essentiel !
On a quelque lecture aussi, je vous en prie!

ÉLISE

Vous rapetissez tout par votre raillerie !
Et si Dante est divin...

PHILOSTRATE

Pamphile est son prophète !

ÉLISE

Eh, non! Mais je vous dis...

PHILOSTRATE

Et moi je vous répète
Ceci : Quand le Pamphile, atteste, solennel,
Que ses plus chauds désirs demeurent fraternels,
Quand, pour ne pas salir ses pattes dans la fange,
Vous comparant aux lys, il se compare aux anges
Et chasse de son cœur les voluptés proscrites,
Le Pamphile est le plus fringant des hypocrites!

ÉLISE

Philostrate!

PHILOSTRATE

Voyons, Madame, croyez-vous
Que Pamphile, amoureux vraiment, soit assez fou
Pour désirer monter dans la dixième sphère?

ÉLISE (riant)

Philostrate...

PHILOSTRATE

Un amant réel a mieux à faire,
Madame!

ÉLISE

Philostrate...

PHILOSTRATE

Et, pour moi, je me flatte
Que vous partageriez cet avis...

ÉLISE

Philostrate,
Je vous en prie !

PHILOSTRATE

Ah ! ce Pamphile ! Est-il malin !

ÉLISE

Vous me croyez bien sotte ainsi ?

PHILOSTRATE

Non ! je vous plains !

ÉLISE

Voilà de la pitié vainement dépensée !

PHILOSTRATE

N'importe ; je vous plains !

ÉLISE

Sans arrière-pensée ?

PHILOSTRATE

Sans aucune !

ÉLISE

Et pourquoi, mon Dieu?

PHILOSTRATE

Pour la raison
Que, lorsque je vous vois savourer le poison
De ces phrases d'amour qui vous ont enivrée,
Je comprends à quel point vous en étiez sevrée!

ÉLISE

Moi?

PHILOSTRATE

Ne dites pas non! On y voit clair enfin!
Oui! Votre joli cœur allait mourir de faim,
Lorsque l'adroit Pamphile — on tremble d'y songer! —
Lui présenta son cœur, ce pauvre os à ronger!

ÉLISE

Vrai! Vous avez un art plutôt réfrigérant
D'expliquer les problèmes du cœur!

PHILOSTRATE

Je suis franc!
Je déteste la vérité qui se retranche
Sous de la flatterie!

ÉLISE

Eh bien, je serai franche
A mon tour !

PHILOSTRATE

Voyons ça?

ÉLISE

Encor qu'on la déteste
— Et le dernier succès de Pamphile l'atteste —
La vérité flatteuse a du bon quelquefois.
Vous savez qu'il advint qu'ayant perdu ma foi
Dans le bonheur, je pris la résolution
De vivre seule, loin des fausses passions
Du monde, dans une île...

PHILOSTRATE

En supprimant tout isthme
Qui pût donner accès jusqu'à votre égoïsme !

ÉLISE

C'est cela ! Cependant, se prétendant joués,
J'eus à subir l'assaut d'amis très dévoués,
Qui, jurant qu'ils allaient se jeter dans l'Arno,
Poussant des cris de fauve ou des plaintes d'agneau,
Amants trompés, amants déçus, amants martyrs,
S'habillèrent de deuil et crurent m'avertir

Qu'en riant de leurs vœux et de leurs élégances
Je commettais la pire des extravagances !
Je persiste pourtant ; je m'éloigne et m'isole ;
Lorsque, pour les raisons que vous savez, Fiesole
Nous réunit. L'air pur, le calme, nos beaux contes
M'influencèrent-ils ? Je reconnais sans honte
Qu'il m'arriva, le soir, de songer à l'amour,
Quand nous en avions fait tout l'entretien du jour !
Pamphile m'en parla ; votre mauvaise langue
A ridiculisé quelque peu sa harangue
Tout à l'heure ; n'importe, elle fut de mon goût :
J'ai cru ce qu'il disait, mon ami ; voilà tout.

PHILOSTRATE (plus sérieux)

Ah ! Joli dieu d'Amour, quels cœurs naïfs tu crées !
Il aura donc suffi de deux phrases sucrées,
Pour faire abandonner au vôtre ses projets
Et fondre cet orgueil dont il se protégeait !
Si je fus, autrefois, de tout votre entourage
L'un de ceux qui montra le plus vaillant courage
A souffrir, sous l'éclat de vos yeux décevants,
Tout en restant, Madame, un de vos plus fervents,
Peut-être bien, comme Pamphile, ai-je le droit
De montrer que je ne suis pas le moins adroit,
Et de vous dire un peu les choses que je pense ;
Et nous verrons pour qui sera la récompense
Après ? — Vous voici donc tout à fait décidée
A vivre parmi nous ; c'est une bonne idée ;

Et par quelque moyen que Pamphile s'y prit,
Si nous la lui devons, je louerai son esprit!
Mais je ne comprends pas que vous soyez crédule
Au point de ne voir pas combien il vous adule
En vous parlant d'amour éternel! C'est plaisant!

ÉLISE

Mais alors, à quoi donc croyez-vous?

PHILOSTRATE

Au présent!

ÉLISE

Soit! L'amour éternel cependant...

PHILOSTRATE

Vieille histoire!
Je suis trop sérieux, Madame, pour y croire!
Mais si je ne prends pas les siècles à témoins,
Je vous aime aussi bien qu'un grand poète, au moins!

ÉLISE

Ah! certes, vous plaidez très gaîment votre cause;
Mais pourtant...

PHILOSTRATE

Quoi? Je dis tout simplement la chose
Telle qu'elle est! Je dis que je suis bien certain
De vous aimer très fort!

ÉLISE

Jusqu'à demain matin!

PHILOSTRATE

Peut-être! Mais très fort tout de même! Et, Madame,
Vous savez qu'en amour, c'est le degré de flamme
Qui compte! Aimer longtemps, c'est perdre la raison;
C'est vouloir se chauffer aux clartés d'un tison!
J'ajoute qu'en amour, il est moins nécessaire
D'être persévérant, Madame, que sincère;
Que si, pour aujourd'hui, je suis votre chemin,
Il n'est pas important que j'y reste demain!
Qu'importe l'avenir! Ah! quand viendra l'automne,
Je sais bien qu'il se peut que notre cœur s'étonne
De se retrouver seul avec l'âpre regret
D'un bel amour d'été qui déjà disparaît!
Mais la tristesse est loin! Tandis qu'il se présente
Du bonheur, de la joie, et que l'heure présente
Est faite pour s'aimer au soleil rayonnant,
Et que c'est aujourd'hui, et que c'est maintenant!

ÉLISE

Philostrate!

PHILOSTRATE (s'animant)

Et pourquoi voulez-vous que je mente
Si je ne suis pas sûr que mon amour augmente,

Si je ne connais point ce que demain m'apporte?
Il ne faut pas songer aux jours prochains! Qu'importe!
Je mentirais peut-être en disant « j'aimerai »,
Mais quand je dis « je t'aime », il faut que ce soit vrai!

ÉLISE

Philostrate!

PHILOSTRATE

Ah, laissez, Madame, je dénoue
Le voile qu'on a mis sur vos yeux! Oui, j'avoue
Que sa nuance est douce et sa trame légère;
Mais il vous peint l'amour de couleurs mensongères,
Tandis que, poétique ou non, je vous convie
A regarder le mien, tel qu'il est, dans sa vie!

ÉLISE (cherchant à se défendre)

Vous comprendrez pourtant que je trouve hardi
D'ainsi préférer votre amour au paradis
Où Pamphile rêvait tantôt de m'enlever!

PHILOSTRATE

J'ai rêvé mieux que ça, Madame! J'ai rêvé
Que nous étions ici, tous les deux, sous ces branches;
Que ma bouche, posée un peu sur vos mains blanches,
Baisait chacun de vos dix doigts, à tour de rôle,
Puis montait tout le long du bras, jusqu'à l'épaule...

ÉLISE (dégageant ses mains)

Philostrate !

PHILOSTRATE

Eh bien, quoi? C'est un rêve! Trompeur
Comme un rêve !

ÉLISE

Non, non; vos rêves me font peur!

PHILOSTRATE

Pourquoi? Je disais donc...

ÉLISE

Non, non!

PHILOSTRATE

Ne craignez rien!
Vous allez voir comme il est sage et finit bien !
C'était la nuit...

ÉLISE

Non ; taisez-vous; je suis prudente...

PHILOSTRATE

Je vous parlais...

ÉLISE

Non, non!

PHILOSTRATE

Je vous parlais... de Dante!

(Elle rit.)

Vous voyez bien qu'on peut écouter sans effroi!
C'était la nuit; il faisait chaud!...

(Voyant qu'elle va l'interrompre)

Il faisait froid!

ÉLISE (riant)

Que vous êtes enfant!...

PHILOSTRATE (continuant)

La lune était levée;
Elle teintait d'argent les cimes d'olivaies,
Et la main dans la main, le cœur contre le cœur...

(Voyant qu'elle va l'interrompre.)

...Nous écoutions les chérubins chanter des chœurs!
Je vous disais, dans l'ombre odorante des treilles...

ÉLISE (riant)

Mais non; nous écoutions des chœurs!

Oui, d'une oreille ;
Ce qui n'empêchait pas ma bouche de vous dire
Des mots qui vous faisaient sourire, d'un sourire
Comme on n'en voit jamais au paradis !... Le ciel
Où l'Amour éternel et providentiel
S'occupe à diriger les sphères vagabondes,
Nous laissait tous les deux dans une paix profonde,
Et dans ce jardin clair il ne nous semblait pas
Qu'aucune heure plus douce eût attardé ses pas.
Vous m'écoutiez alors, émue et sérieuse,
Devinant que parfois, sous des phrases rieuses.
Tremble un amour réel dont ce rire est l'audace ;
Vous compreniez qu'en cette minute fugace,
Quelque chose était là qui serait le bonheur
Et qu'il fallait oser le prendre sur son cœur !
Je vous disais : C'est vrai ! L'âme est récompensée
Par l'étude des vers et des hautes pensées,
Mais pour leur conserver ce qui les poétise,
Il faut cueillir les vers aux lèvres qui les disent,
Et la solution des plus vastes problèmes
S'offre, tout naturellement, à ceux qui s'aiment !
Vous ne répondiez pas. Tandis que vous rêviez,
Une vigne enlaçant le tronc d'un olivier
Dont les branches sur elle tombaient en arceau,
Palpita du frisson de quatre ailes d'oiseaux..
Je ne vous parlais plus... Pourquoi parler encore
Lorsque l'on est délicieusement d'accord...

Vous m'aviez approuvé... Je t'avais entendue...
Et nos lèvres se sont doucement confondues...

Pendant qu'il prononçait ces dernières phrases, PHILOSTRATE a attiré ÉLISE contre lui et doucement elle s'est abandonnée. Ils s'embrassent longuement ; puis PHILOSTRATE, la gardant toujours dans ses bras, lui dit :

Alors, il est à moi, ce joli cœur sans maître?

ÉLISE (sans bouger)

Et que vous oublierez après-demain?

PHILOSTRATE (souriant)

Peut-être!

ÉLISE

Ah! méchant! Voulez-vous me faire regretter
Déjà les vers de Dante... et Pamphile?

PHILOSTRATE

Écoutez :
A l'heure où la lumière est douce et presque éteinte,
Quand nous désunirons nos bouches moins ardentes
Et que nos bras, un peu, dénoueront leur étreinte,
C'est vous qui me direz quelques strophes de Dante.

Au rythme de mon cœur, tout près de votre joue,
Vous chanterez, selon que les rimes se croisent,
Comment parlait Virgile à Sordel de Mantoue,
Et le baiser qui tremble aux lèvres de Françoise.

Dans le vol éternel des vents qui se couroucent,
L'amante nous dira son immense détresse;
Et la plainte du chant sera presque aussi douce
Que l'ombre de vos cils et l'odeur de vos tresses.

Alors dans le silence où succombe le jour
Nous nous étreindrons mieux, émus d'aimer ces vers,
Puisque c'est pour charmer les jeux de notre amour
Que Béatrice est morte et que Dante a souffert!
Je t'aime... Vous rêviez?

ÉLISE (se soulevant un peu et souriant)

J'étais presque endormie...

PHILOSTRATE (regardant soudain à gauche)

Voici Dionéo ramenant nos amies!

ÉLISE (se levant)

Et Pamphile!

FIAMMETTA, PAMPINÉA, NÉIPHILE, PHILOMÈNE, ÉMILIE, LAURETTE et DIONÉO, suivis de PAMPHILE, entrent à gauche.

PHILOSTRATE (debout, mais resté tout près d'ÉLISE)

Bonjour!

FIAMMETTA (les regardant avec surprise)

Eh bien? Qu'avez-vous fait?

DIONÉO (narquois à FIAMMETTA)

Vous nous aviez promis autre chose, en effet!

FIAMMETTA

Mais, je ne comprends pas...

LES CINQ AUTRES FEMMES

Nous non plus!

PAMPHILE (à mi-voix)

Quelle ingrate!

PHILOSTRATE (souriant)

Vous attendiez Pamphile et trouvez Philostrate!
Le sort le veut ainsi!

PAMPHILE

C'est une trahison!

DIONÉO (à PAMPHILE)

Votre dépit, mon cher, me paraît sans raison;
Si vous n'avez pas fait ce qu'il faut que l'on fasse,
Il est tout naturel qu'on ait pris votre place!

FIAMMETTA (à PAMPHILE)

Voyons, qu'avez-vous dit?

Les six jeunes femmes entourent PAMPHILE et le questionnent.

DIONÉO (à PHILOSTRATE pendant ce temps)

Fort bien! C'est un béjaune;
Et je suis enchanté!

FIAMMETTA (s'exclamant)

Des vers!

PAMPINÉA (de même)

Une canzone!

PHILOMÈNE (de même)

Un air de viole!

LAURETTE (de même)

Hélas!

ÉMILIE (de même)

Mon pauvre rossignol!

DIONÉO (à mi-voix à NÉIPHILE en montrant PHILOSTRATE)

C'est notre ami qui l'a!

NÉIPHILE

Quoi donc?

DIONÉO

Un air de viol!

NÉIPHILE (riant)

Taisez-vous !

DIONÉO

En tout cas son triomphe est complet.
Et du moment qu'Élise a l'ami qui lui plaît
Tout est bien! Le roman finit par du bonheur !

FIAMMETTA (à PHILOSTRATE)

Mais c'est à vous du moins qu'en revient tout l'honneur !

PHILOSTRATE

A moi? Mais non, Madame, à moi moins qu'à tout autre!
Vous savez quelle faible influence est la nôtre
Sur la direction de tous vos sentiments !
Mais le hasard m'a fait venir au bon moment !
Je n'ai pas employé de nouvelles malices,
Et si j'ai triomphé c'est que j'eus pour complices
La fontaine, les fleurs, le ciel, l'été serein...
Et Pamphile qui m'a préparé le terrain !

La Madone a été représentée pour la première fois, le 8 octobre 1908, par le théâtre de l'Œuvre, à Bruxelles, et jouée par Mlle Séphora Massé et M. Lugné-Poe.

* * *

La Dixième Journée a été représentée pour la première fois, le 28 octobre 1908, au théâtre royal du Parc, à Bruxelles, sous la direction de M. V. Reding, mise en scène par M. Chautard et jouée par Mmes Andrée Saxe, A. Bury, J. Taldor, Dauger, de Bedts, Juliette Andrée, Valmy, et Mrs Georges Cahuzac, Scott, Ganse.

1954X1C

PQ 2637 P24M3

Spaak, Paul
La madone et la dixième journée

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY